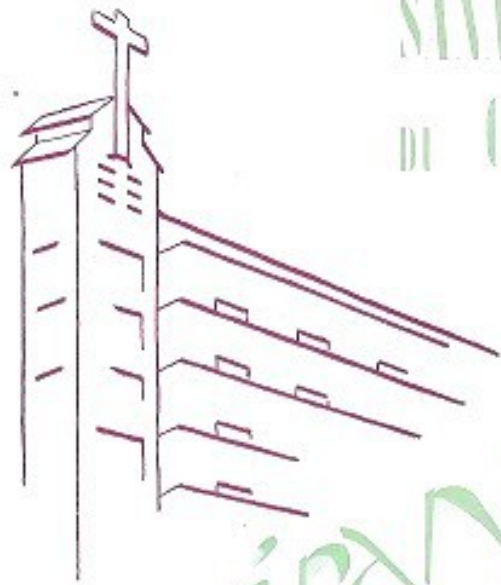


SEMINARIUM
DU CLERGÉ



ESPERANCES

XXII^e ANNÉE

N^o 3

JANVIER 1962

" FIDES INTREPIDA "

par Monsieur Lerée

Si j'avais à caractériser d'un mot la physionomie morale de M. Lancrenon (disons « Monsieur Lancrenon », comme on a toujours dit et parce que cette appellation courte semble mieux convenir à son caractère), j'emploierais volontiers l'expression dont on s'est servi pour définir le grand pape dont il sut conquérir les bonnes grâces et qui porta lui-même un si haut intérêt au Sanatorium du Clergé, PIE XI : « Fides intrepida », Foi intrépide.

M. Lancrenon fut l'homme d'une foi intrépide.

Et ce terme laisse à la fois deviner les éblouissements de sa pensée et de son action et les chocs auxquels il dut se heurter dans toutes ses réalisations.

Homme de foi intrépide, tel m'est apparu M. Lancrenon depuis le premier jour où je le vis : 7 novembre 1928, jour de mon entrée au Sana, jusqu'à la dernière date où je le rencontrai : mariage d'Isabelle Thibault à Saint-Germain-en-Laye, en septembre 1960, et où, usé, cassé, il mûrissait encore des projets.

Portrait physique. — Foi intrépide. C'était inscrit dans son portrait physique. Haute taille, large front, sourcils surélevés, regard pénétrant que nul empereur n'aurait pu faire s'abaisser s'il ne le voulait pas, nez prolongé, lèvres fortes, menton volontaire, doigts noueux faits pour étreindre les difficultés (un autre, je crois, l'a fait remarquer avant moi dans un compte rendu ancien de cérémonie) l'être tout entier penché en avant comme pour conquérir une victoire, le verbe puissant, aimant les mots qui retentissent comme cet « extrêmement » qui revenait si souvent sur ses lèvres ; derrière une rudesse apparente, un cœur (employons à notre tour le mot qui lui fut cher) extrêmement bon.

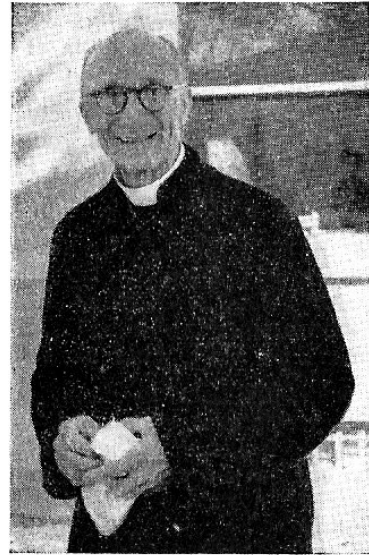
Son cœur. — Les qualités de cœur de M. Lancrenon sont les siennes et probablement celles d'aucun autre. Il n'aurait pas su, semble-t-il, s'apitoyer de manière sensible ou avec effusion sur le sort d'un malheureux, la trempe de son caractère, les durs contacts de la guerre, peut-être aussi sa formation médicale le lui interdisaient. Mais il savait profondément prendre en pitié le sort général et douloureux des prêtres et séminaristes atteints de tuberculose au lendemain de la guerre 1914-1918 ; il savait compatir aux malheurs de la France aux jours de nos difficultés 1940-1944 et il savait agir.

Il ignorait d'autre part toute espèce de ressentiment. On savait bien, et il le disait, que tous n'étaient pas toujours de son avis. Ses plus grands amis étaient peut-être ceux qui le contredisaient le plus.

Son esprit de décision. — Au service d'un cœur insatiable et indomptable, large comme toutes les misères qu'il faut soulager, M. Lancrenon avait un esprit de décision absolument remarquable, jamais à court, peut-être trop prompt parfois, véritablement intrépide comme la foi qui l'animait.

Quelques exemples pris dans les réalisations matérielles ou les réalisations spirituelles le montreront facilement.

Réalisations matérielles. — Quelle audace, quelle force, quel esprit de décision, et, disons-le, quel amour, ne fallut-il pas pour mettre en route, en 1924, l'immense entreprise de la fondation d'un Sanatorium pour le Clergé et pour mener à bien cette entreprise !



Sans doute partout, et peut-être plus particulièrement dans les séminaires, on souhaitait qu'un remède efficace pût être apporté à la situation lamentable de tant de prêtres ou de séminaristes — quelques-uns victimes de la guerre — atteints de tuberculose ou menacés par elle ; sans doute aussi les expériences faites montraient que la solution n'était pas l'envoi des sujets malades dans les sanatoriums existants ; sans doute encore un moine franciscain clairvoyant, soigné avec M. Lancrenon à Montana, en Suisse, disait-il à celui-ci : « Voyez comme le change monte plus que notre température, nous ne pourrions pas tenir ici, vous êtes médecin, vous devriez faire un sana pour prêtres en France » ; sans doute enfin les médecins consultés : D^r Courcoux, D^r Pasteau, D^r Halle étaient favorables et se déclaraient prêts à prendre la chose en main ; mais où trouver les fonds, comment obtenir l'unanimité de l'Epicopat quand tel évêque disait : « Chez moi, il n'y a pas un seul tuberculeux » ? Comment acclimater les prêtres eux-mêmes à se rendre en sana quand (époque heureusement révolue) le sana en ces temps lointains apparaissait encore trop souvent comme l'antichambre de la mort ? Comment sensibiliser une opinion publique, non avertie et sollicitée par tant d'autres charges, à la détresse des prêtres et séminaristes tuberculeux ? (Combien de sermons fallut-il du P. Sanson, apôtre du Sana, pour dire : « Les laisserez-vous mourir à vingt ans ? »)

Aucun obstacle n'arrêta M. Lancrenon quand, entouré de tous les conseils utiles, il eut vu que le Sanatorium devait s'ouvrir, qu'il devait s'ouvrir à Thorenc dans le vieux château des Templiers.

Et quand le Sanatorium fut ouvert, quelle foi intrépide de nouveau il fallut, quel esprit de décision, quel amour, pour aménager, défendre, développer, bientôt agrandir !

Un fait : Durant l'un des tout premiers séjours que M. Lancrenon dut faire lui-même au Sana, la neige s'est amoncelée sur le toit des cuisines. Il eût peut-être fallu étudier, chercher par quels moyens les meilleurs on pourrait se débarrasser de cette neige encombrante et par son poids dangereuse. M. Lancrenon n'attend pas, n'hésite pas, il monte sur le toit, pousse la neige, tombe et se brise la jambe. Cela dit sa manière.

Un autre fait : Un autre hiver de 1929 ou 1930, où la neige (encore elle) couvre la vallée, il a pris, en bottes, pantalon, chapeau de paysan, la tête d'un convoi de 32 chevaux qui tire péniblement un vieux chasse-neige. « Il faut acheter pour nous un chasse-neige à moteur, » dit-il. Heureusement, le chasse-neige ne fut pas acheté, car, peu de temps après, l'administration des Ponts et Chaussées en mettait elle-même à la disposition des communes de montagne.

Réalisations spirituelles. — Plus que les réalisations matérielles, ce qui tenait à cœur à M. Lancrenon dans le Sanatorium du Clergé c'était, on s'en doute, les réalisations spirituelles. Soigner les corps, rendre des prêtres à l'Eglise, c'est un objectif qui valait bien les millions que le pape, le gouvernement, les diocèses, les fidèles ont accepté d'y consacrer, qui valait bien aussi la peine que se sont donnée les médecins, les religieuses infirmières, le Conseil d'administration et tous les artisans de l'Œuvre. Mais comme le résultat eût été décevant si l'amélioration des âmes n'avait pas été de pair avec l'amélioration des corps !

Le premier souci de M. Lancrenon fut de procurer au Sanatorium une véritable vie spirituelle.

On a parlé un peu vite peut-être de « mystique de Thorenc » de « spiritualité de Sana », de « joie dans la souffrance ». Ce qui est certain c'est qu'en un lieu où l'on souffre, et l'on souffre au Sana de séparation au moins, d'inaction parfois, mais de plus dure manière aussi, c'est qu'en un lieu où la mort reste quand même à redouter, en un lieu où les prêtres et des séminaristes souffrent et meurent, la vie spirituelle prend une couleur très particulière, bien des revêtements extérieurs de notre piété se dispersent ou s'envolent, les lignes essentielles se précisent ou s'affirment, le Christ se fait plus présent, Dieu se donne, les âmes elles-mêmes frappent à coups redoublés à la porte des cœurs et disent mieux que si l'on était au milieu d'elles ce dont elles ont besoin.

Avec sa « foi intrépide », M. Lancrenon porta grande attention à la vie spirituelle du Sanatorium du Clergé.

A la source de dons magnifiques. — Il faudrait dire à quelle source ou à quelles sources M. Lancrenon puisa cette foi intrépide qui fit de lui (à ne compter que le Sanatorium du Clergé, car nous laissons ici délibérément les paroisses dont il fut curé, la P. A. C. dont il fut le président, la Résistance, le Comité de Libération, le Conseil municipal, le Conseil général et bien d'autres activités) un grand réalisateur.

Nous y renonçons : il faudrait préciser l'apport qui vient de la famille, celui qui vient de l'éducation reçue au collège Stanislas, au séminaire Saint-Sulpice, sans oublier les études médicales, la guerre, la maladie, les souffrances, les deuils.

Sur sa vie spirituelle personnelle, M. Lancrenon fut assez sobre de renseignements. Il était très fidèle à ses devoirs. Il faisait partie d'une association sacerdotale. Il avait l'esprit communautaire.

La grâce de Dieu trouva en lui un terrain bien préparé pour toutes les œuvres importantes auxquelles il était destiné.

La reconnaissance du Clergé. — A l'entrée du Sanatorium, sur l'initiative, s'il me souvient bien, de M. de Montgolfier, professeur au grand séminaire de Mende, qui fut le premier prêtre que je vis mourir à Thorenc, un portrait de M. Lancrenon porte ces mots : « Auctori domus, clerus memor ». M. Lancrenon n'est pas le seul « auteur de la maison ». Il mérite cependant bien ce titre. Plusieurs centaines de prêtres en France lui doivent la santé recouvrée, peut-être la vie, et lui sont reconnaissants. Trop peu d'entre eux, probablement parce qu'ils ne purent pas être avertis à temps, assistèrent à ses obsèques à Notre-Dame de Paris, le 29 mai dernier. Tous du moins, c'est certain, prient de tout leur cœur pour celui dont on peut dire qu'il fut un grand bienfaiteur du Clergé de France.
